

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 77 (1950)
Heft: 1

Artikel: En marge du tir fédéral : la riposte de Gringalet
Autor: Nosson, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-227157>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EN MARGE DU TIR FEDERAL

La ziposte de Gringalet

... pas Gringalet ? Vous ne connaissez pas Gringalet ? Après tout, c'est bien possible, d'autant plus que ce n'est pas là son nom de baptême : son vrai, c'est François Crot ; mais comme il mesure 1 m. 90, qu'il est large et pesant comme un ours, on lui a donné le sobriquet qui convient le mieux à sa stature.

En définitive, c'est un homme comme vous et moi, un peu plus costaud, peut-être, qui cache pourtant sous un abord commun, une sacré tête. Ouais, je ne blague pas : c'est lui qui disait au député, lors de l'assemblée préparatoire :

— Dites-voir, monsieur le député, dans mon verre, on ne peut pas dire que les mouches s'y noyent : elles s'y assommeraient plutôt !

C'était une manière originale de préciser qu'il avait encore soif, ce que le député a fort bien compris, d'ailleurs.

Mais la meilleure, il nous l'a rapportée du Tir fédéral. Laissez-le vous la raconter...

— Vous raconter quoi ? Mon histoire de Coire ? Et pis devant toi qui m'as donné un sobriquet ?... Ne fais pas l'ignorant : quand je suis venu te voir un soir que tu buvais un demi avec le grand Edouard et Rossat et que je t'ai demandé : « Alors, c'est quand Coire ? », tu as fait semblant de ne pas comprendre et tu m'as dit : « Comment, cancoire ? » Et depuis ce jour-là, non content de m'appeler Gringalet, on ajoute encore ce mot de cancoire qui n'est pas plaisant du tout. Enfin, j'essayerai de croire que tu ne m'écoutes pas, pour ne pas me rappeler de mauvais souvenirs.

... On était donc là-bas, juste après la journée romande. On ne voulait pas y aller à ce moment, avec tous ces Welches : on aurait pu croire qu'on était resté chez nous. On ne voulait pas se laisser casser les oreilles par du français, alors que l'allemand nous est bien plus sympathique, à nous Vaudois.

On avait tiré plus ou moins bien, avec une bise de tous les diables, et on allait toucher la moindre des choses qui nous revenait. Oh ! ce n'était pas la peine d'en faire des plats : il y avait tout juste de

quoi ne pas mourir de soif pendant le retour. Surtout que faire provision de vin là-bas vous coûte les yeux de la tête ! Enfin.

Donc, me voilà devant le guichet, avec une feuille dans la main, sur laquelle on avait écrit qu'il me revenait 14 fr. 50. Une fortune, quoi... !

Nous étions là une bonne cinquantaine, à attendre son tour, quand un de ces tout petits blancs-becs, qui venait d'arriver, joue des coudes pis que pendre et se trouve tout d'un coup à côté de moi. Je dis bien à côté, et non devant. Mais il faut croire que son intention n'était pas de s'arrêter là : ce n'était que la halte-horaire. Il me le fit bien voir ; sitôt repris, il se remet à jouer des coudes et j'en ai même senti plusieurs fois le contre-coup dans les côtes. Mais on est Vaudois ou on ne l'est pas : je n'ai pas bougé d'une semelle, comme bien vous pensez. Mais mon gaillard commence alors à te ronchonner on ne sait trop quoi, dans une langue inconnue, que je ne pouvais comprendre. Heureusement qu'un voisin complaisant à bien voulu me traduire :

— Vous avez de la chance qu'il ait été

opéré dernièrement, car il aurait tôt fait de vous régler votre compte !

Ah ! c'était donc ça et rien que ça ? Le pauvre homme, il ne savait pas à qui il parlait !

J'ai préféré pourtant céder à la pitié et je n'ai pu m'empêcher de crier à son adresse :

— Allez, passez, on a bien attendu deux cent cinquante ans pour que vous f... le camp de chez nous, qu'on peut patienter encore cinq minutes.

Parce que, n'est-ce pas, je croyais dur comme fer que c'était un Bernois pour me bousculer de la sorte. Mais devant son étonnement, j'ai eu la moindre des hésitations et j'ai voulu en avoir le cœur net :

— Alors, que je lui fait, vous n'êtes pas Bernois ?

Lui, sûrement sans comprendre, me répondit aigrement :

— Ach ! nein, ché suis Zurichois !

L'erreur n'était certes pas grande, mais la gaffe était faite. Pour la réparer, je n'ai pu agir autrement :

— Dans ces conditions, il ne me reste qu'à m'excuser. Et si le cœur vous en dit, vous pourrez toujours faire un saut par

chez nous : j'aurai ainsi le plaisir de vous mettre dans le train, avec la même douceur qui vous anime ici.

J'allais lui donner mon adresse et le train qu'il devait prendre, quand il me dit soudain :

— Ouais, ça va, hein ! je m'appelle Auguste Pahud, et je viens de Tolochenaz. Mais si on le dit, on sera pas fichu de se faire servir : on est trop bonasse. Alors quoi, on usurpe...

C'est là qu'on a pu voir que deux Welches, qui voulaient se faire passer pour des Confédérés, y sont si bien parvenus qu'ils ont été les premiers servis. C'est pour ça d'ailleurs que je suis revenu : sans Pahud, j'y serais peut-être encore à me faire bousculer et à céder ma place.

* * *

Et bien, Gringalet, c'est ça : un modeste de haute taille, et un grand menteur. Car j'étais derrière lui et rien de tout ça ne s'est passé. Parce que, à jouer des coudes, c'est lui qui était le mieux placé, et point faute ne s'en fît, je vous le promets !

Pierre Nosson.

En feuilletant les vieux almanachs

Nos pères avaient du bon sens, c'est connu. Voici, rimés, quelques conseils valables à perpétuité et découverts dans le *Messenger boiteux* de 1885 :

Rien de trop

*Trop de repos nous engourdit,
Trop de fracas nous étourdit,
Trop de froideur est indolence,
Trop d'activité turbulence,
Trop d'amour trouble la raison,
Trop de remèdes est un poison,
Trop de finesse est artifice,
Trop de rigueur est dureté,*

*Trop d'économie avarice,
Trop d'audace témérité,
Trop de biens devient un fardeau,
Trop d'honneur est un esclavage,
Trop de plaisir mène au tombeau,
Trop d'esprit nous porte dommage,
Trop de confiance nous perd,
Trop de franchise nous dessert,
Trop de bonté devient faiblesse,
Trop de fierté devient hauteur,
Trop de complaisance est bassesse,
Trop de politesse est fadeur...*

On dit que le « mieux » est l'ennemi du « bien ».

Le « trop » serait alors l'ami du « mieux ».